

## Claudine Bertrand : portrait d'une amoureuse

Hélène Rioux

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37744ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (2001). Claudine Bertrand : portrait d'une amoureuse. *Lettres québécoises*, (101), 13–13.



PROFIL  
Hélène Rioux

# Claudine Bertrand : portrait d'une amoureuse

**L**IRE CLAUDINE BERTRAND, c'est comme lire à l'infini sur l'amour. D'un recueil à l'autre, elle interroge l'émotion amoureuse, la traque jusque dans ses derniers retranchements. Tous portent sur la passion, sur la violence du désir, le désarroi, la quête d'un absolu. Tous portent sur les images qui depuis toujours sont associées à l'amour. L'amoureuse dont elle parle est une femme qui rêve et souffre. Ou souffre parce qu'elle rêve. Toujours dans le rêve où tournoient fauves et gitanes, et meurtrie quand elle se réveille seule dans la chambre dévastée.

Si, dans *La dernière femme* et *Une main contre le délire*, parus respectivement en 1991 et en 1995, Claudine Bertrand se concentrait davantage sur l'enfance et les blessures qui y restent attachées, dans *L'amoureuse intérieure*, paru en 1997, elle adopte une écriture plus charnelle. L'amour s'incarne, cesse d'être un rêve. S'amorce aussi un glissement du « elle », omniprésent dans les autres livres, vers le « je ». C'est, en quelque sorte, une réconciliation avec l'idée de l'amour. La souffrance n'en est cependant pas exempte, et le texte est semé de questions douloureuses auxquelles il ne semble pas y avoir de réponse. « Le désir n'est-il qu'une passion orpheline dans ce pays de sable et d'écume ? » demande-t-elle par exemple

(p. 27). Ou encore : « Avant le cri, avant la passion, n'étais-je que femme invisible ? » (p. 42) « Amoureuse infinie [...] n'ai-je pas fait fausse route ? » (p. 43) Ou de réflexions si lucides qu'elles paraissent à la limite du désespoir : « Recommencer la vie ailleurs ou commettre l'irréparable » (p. 54), « Amour et violence confondus, la fête s'amorce » (p. 69).

Cette fête violente, elle aura lieu dans *Tomber du jour*, son dernier titre, le plus explicite. « Sauvage passion s'y livre / sans mesure ni retenue » (p. 12) Là, « plus nue que nue » (p. 75), la femme du recueil devient « voyageuse à la peau volcanique » (p. 84), elle devient « féline » (p. 55), « mendiante » (p. 70), « mariée en noir » (p. 69), « veuve dévastée par l'aurore » (p. 59). « Suppliante de séduction », telle une prêtresse de tragédie, elle nous entraîne à sa suite au cœur de l'extase et de la douleur toujours recommencées.



PROFIL  
Bernard Noël

## Un livre à l'envers

**A**VEZ-VOUS REMARQUÉ COMME LA LECTURE, au gré même de votre intérêt, peut aller de soi dans un mouvement dont la régularité vous double d'une sorte de volume agréablement neutre ? On dirait que la conscience a trouvé là une compagnie intelligente, qui entretient son éveil mécaniquement. L'habitude se loge ainsi partout, y compris dans l'acte qui a pris son départ dans la passion. Mais cet acte attend toujours la secousse première, quitte à ne l'espérer plus qu'à l'improviste.

Vous avez donc pris ce qui a toutes les chances de n'être qu'un livre de plus quand, soudain, la ligne s'effondre et vous voici à bout de souffle. Vous aviez oublié que lire est une respiration mentale et qu'il suffit à la phrase de rompre le rythme ordinaire pour qu'aussitôt – sujet, verbe, complément, qualificatifs, propositions principale et subordonnées étant déchaînés – adienne un désaccordement qui précipite en vous une présence. Tout va très vite, sans approche, sans alerte, car la structure de la phrase est une forme qui vous envahit, vous occupe.

Bien sûr, vous examinez cet effet, c'est-à-dire que vous remontez la page et relisez : « Je sens le drap une tendre partition nous nous perdons en étreintes rien n'est arrivé ton désir épars dernier croquis. » Oui, un seul point au bout, et cette succession par petites saccades qui s'accoient en battant de vitesse la logique et en faisant trembler le sens. S'agit-il d'images ou bien de sensations ? Cette phrase, déjà, vous entraîne dans une autre dimension qui, brouillant tête et cœur, émeut toute votre épaisseur charnelle. Ou plutôt va l'émouvoir à mesure que l'effet produit par cette phrase sera multiplié par les suivantes.

Cependant, plus la lecture vous entraîne dans un engagement proche de l'étreinte – une étreinte aérienne –, plus vous devenez vigilant car cette résistance intensifie la relation avec le livre. Vous remarquez alors que,

étant à présent accordé à la phrase, vous commencez à percevoir quelque chose qui, pour apparaître, avait justement besoin de cet accord, et qui est un espace très efficient et très étrange. C'est que *La dernière femme* de Claudine Bertrand n'est pas qu'un récit poétique à la bizarre douceur syncopée, mais un livre à l'envers puisqu'il établit ses références depuis l'intérieur de lui-même.

Cette impression de renversement interne s'enrichit encore quand vous prenez conscience que, dans son élan, frémit un désir bien plus secret. Vous hésitez longuement avant d'y reconnaître une vie à la recherche du modèle originel dont elle dépend et dont elle voudrait, ici, provoquer l'apparition afin d'y lire son propre sens. Claudine Bertrand ne compose pas seulement un poème : elle tente, à travers son élaboration, d'en réanimer la fonction la plus ancienne, qui est d'être le révélateur de la Figure. Autrement dit de la force naturelle la plus intime, avec sa chair de ténèbres et sa volonté de tirer de l'obscur une forme éclaircie.

Peut-être tout cela est-il au fond une remontée vers l'enfance, non pas telle que la reconstitue la mémoire, mais telle qu'au contraire elle échappe au souvenir dans son tourbillon de violences et d'enchantements. Après tout, l'enfance elle aussi est une sorte d'élément à l'état sauvage tant que son énergie n'a pas été captivée dans un Visage ! Étonnant, dans cette *Dernière femme*, est que l'auteur y soit allée par le poème vers le sens de sa vie, et en utilisant le perpétuel présent de l'écriture comme une surface miroitante où viennent se projeter les vieilles ombres.

